

Antoine Piazza

roman
fleuve



la brune au rouergue

Extrait de la publication

Présentation

Le Président d'une France en conflit avec l'Europe a choisi un moyen radical de sauver son pays : faire basculer la population dans le monde de la fiction. En effet, qui oserait s'emparer du Capitaine Fracasse, de Cosette ou du Grand Meaulnes ?

Appelé à la rescousse des premiers Français qui ont échoué à franchir la frontière séparant réalité et littérature, un jeune écrivain en disgrâce, fin connaisseur des lettres nationales, se heurte à un fleuve en colère. Au-delà, il voit se dessiner le parcours semé de péripéties et de secrets qu'il devra suivre...

Antoine Piazza

Hommage érudit à la littérature et roman d'aventures imaginatif, Roman fleuve fut publié dans sa version initiale, en 1999, au Rouergue. Antoine Piazza avait fait sensation avec ce premier livre d'une ampleur et d'une ambition rares. Quatorze ans après, il réalise un geste littéraire singulier : renforcer l'intrigue du roman et ses enjeux, parfaire le style et proposer un nouveau dénouement. Antoine Piazza est l'auteur de Les Ronces, La route de Tassiga, Un voyage au Japon et Le chiffre des sœurs.

Du même auteur

Roman fleuve, la brune, 1999, folio n° 3553
Mougaburu, la brune, 2001
Les ronces, la brune, 2006, babel n° 904
La route de Tassiga, la brune, 2008, babel n° 992
Un voyage au Japon, la brune, 2010
Le chiffre des sœurs, la brune, 2012

© Éditions du Rouergue, 2013
ISBN : 978-2-8126-0532-1
www.lerouergue.com

Antoine Piazza



Roman fleuve

la brune au rouergue

En mémoire de Geneviève Moll

BÉRING

« Revenons à la réalité,
parlons d'Eugénie Grandet. »

Balzac

1

La Délégation

J'étais sans nouvelles de Béring depuis huit ans et je ne l'aurais certainement jamais revu s'il n'y avait eu cette convocation signée de sa main. Ce fut la signature de Béring, en effet, qui me décida : quand je fus exclu de la Délégation, le directeur avait été le seul, dans ce collège de cadres qui programmat nos missions, à ne pas inscrire son nom sur le procès-verbal signifiant mon congé. Mais, après huit années de petits boulots pendant lesquelles j'avais juré, chaque jour, que pour rien au monde je ne reprendrais du service, je me rendis compte, en roulant sur des chemins perdus au milieu de salines abandonnées, que j'avais tout laissé sans hésiter un instant. Je voulais me persuader qu'il y avait beaucoup de curiosité dans ma démarche, que la convocation reçue la veille allait effacer huit ans d'ennui, une fois de plus, j'accourais comme un chien...

Béring m'attendait, les bras croisés derrière le dos, une cigarette de contrebande plantée au coin des lèvres, le badge

de la Délégation – identique à celui que je portais moi-même autrefois – accroché sur la poche de sa chemise et il affichait, sur l’orbite de son œil droit, la trace profonde et régulière d’un monocle.

– L’exil, mon cher ami, l’exil ! me dit-il. Ces nouveaux locaux de la Délégation se trouvent à huit cents kilomètres de Paris et à quinze du premier village où nous avons pris pension dans des maisons sans climatisation. La région est désertée et les hôtels, les restaurants, sont fermés...

Béring m’attrapa par le coude et me poussa sur un chemin étroit.

– Soyez prudent car le tapis de ciment a sauté par endroits et ce n’est pas le moment de vous faire une entorse... Nous n’irons pas bien loin et nous éviterons la plage. L’eau est brouillée par les courants marins et, en cette saison, le vent est si froid qu’un équipement de trappeur est nécessaire pour se promener sans risque. Rares sont les employés qui se risquent dehors... Peut-être à cause du fleuve dont vous devinez l’embouchure et respirez les odeurs... La moindre crue dépose des carcasses de voitures, des landaus d’enfants, des citernes vides...

Du petit tertre sur lequel il m’avait entraîné, je découvris, partiellement enfouis sous les broussailles et le sable, les bâtiments de la Délégation qui formaient un réseau d’épais vitrages quadrillés de câbles et de couloirs où passaient des silhouettes.

– Vous désirez voir à l’intérieur ? demanda Béring en resserrant la pression de sa main sur mon coude. Savez-vous que cet édifice de béton et de verre était une sorte d’aquarium ? Un projet vieux de vingt ans dont la réalisation fut un échec. Un aquarium ou, plus exactement, un aquarium à l’envers...

Ce n'étaient pas les animaux que l'on isolait comme on le fait habituellement dans les zoos, mais le public. Un réglage savant de digues mobiles détournait la mer vers le site et les murènes, les mérous et les rorquals, attirés par les lumières, glissaient au-dessus des touristes. Le réchauffement progressif des eaux de la Méditerranée laissait espérer l'arrivée de poissons tropicaux. On attendait des couleurs violentes, des bigarrures audacieuses, un spectacle unique et ce furent les eaux noires du fleuve ! Les tempêtes avaient brisé les digues et, sollicités pour les travaux, les investisseurs se retirèrent l'un après l'autre. Les collectivités locales, imprudemment engagées dans l'affaire, proposèrent ces ruines neuves à l'État... Suivirent des années de silence : le sable recouvrit les bâtiments et les dossiers s'empilèrent dans les bureaux de la préfecture... Après les émeutes de février, quand on chercha à caser loin de Paris les administrations sensibles, on pensa à ce coin perdu pour la Délégation. J'y suis depuis un an... Et j'ai l'intention de rester car je fais un travail original avec des collaborateurs compétents, parfois imaginatifs. Mais les gens de votre qualité font défaut... Quel dommage que vous ayez quitté la Délégation...

– Je ne suis pas vraiment parti de mon plein gré...

– Votre exclusion était un malentendu... Vous souhaitez reprendre du service et votre présence ici le prouve. Finis les travaux subalternes derrière l'écran d'un ordinateur. Je vous propose la grande aventure de votre vie, exactement le genre de mission que j'accomplirais si j'avais votre âge...

Béring lâcha mon bras et se baissa pour enterrer le mégot de sa cigarette dans le sable. En arrivant sur l'esplanade, il frappa ses pieds l'un contre l'autre, comme s'il avait voulu arracher de la neige collée à ses semelles.

– Une simple précaution, me dit-il en souriant. Maintenant, suivez-moi.

2

Appareil critique

En entrant, je reconnus ce curieux mélange de citronnelle et de muscade que l'on ajoutait à l'air des climatiseurs, dans les bureaux que nous occupions à Paris. Les nouveaux locaux de la Délégation ressemblaient à l'entrée d'un hôpital et des employés debout derrière des vitres allaient d'un écran d'ordinateur à un autre. Un long couloir était encombré de chariots et des silhouettes chargées de vieux livres et de dossiers sortaient d'un ascenseur qui arrivait du sous-sol.

– Tout a changé depuis Paris, me dit Béring. Les événements de février, il y a huit ans, ont isolé notre pays, ils ont aussi renforcé l'orgueil de la population et la détermination des dirigeants. Repliée sur elle-même, la nation a approuvé le Président quand quelques décrets ont effacé les tractations électorales, obsolètes et ridicules, qui paralysaient le pays. Mais vous n'êtes pas ici pour entendre des généralités et, avant de nous rendre à mon bureau, je tiens à vous montrer certains aspects de notre travail.

Béring prit un badge dans la corbeille que lui tendait une hôtesse et l'accrocha à ma veste, avec les gestes lents d'un officier décorant un soldat.

– Bienvenue à la Délégation, dit-il, alors que son œil droit, rouge et un peu vitreux, se détachait de son orbite, vous voici des nôtres. Cet édifice est le plus extraordinaire laboratoire construit par un pays pour la gloire de sa propre langue et le sauvetage de sa littérature...

– Vous avez repris le dictionnaire que nous avons commencé ensemble ?

– Mieux que ça ! Le plus passionnant des dictionnaires n'est jamais qu'un répertoire, un inventaire. La liste exhaustive des pièces composant une fusée interplanétaire vous emmène-t-elle sur Mars ou sur Mercure ? Nous faisons ici autre chose...

Sans détacher son regard des voûtes vitrées où glissait une pluie fine, Béring m'entraîna vers une grande salle.

– Nous appelons cet endroit la Fosse, précisa-t-il. Nous y stockons des parchemins, des livres, des microfilms, des fichiers informatiques, tout ce que l'humanité a pu inventer comme supports pour garder une trace de l'écrit... Les pièces obscures qui prolongent la Fosse sont régulièrement approvisionnées par des camions du gouvernement mais le fonctionnement du sas secret qui se trouve à quelques mètres de la Délégation, tout près de la route, n'est pas de mon ressort. Les employés de la galerie sont des délinquants qui se sont distingués dans la falsification ou le plagiat et le travail d'archivage qu'ils accomplissent quinze heures par jour relève un peu des travaux forcés. Je dois vous avouer que, si je n'étais pas intervenu en votre faveur, votre place aurait été à leurs côtés...

– Mon crime était-il donc si grand ?

– Peut-être... Mais nous avons aujourd’hui mieux à faire que de vous juger. Et notre besogne est infinie. La nouvelle base de la Délégation est conçue comme un terminal dans lequel nous rassemblons les précieuses données envoyées par une foule de correspondants basés en France ou à l’étranger. Nous nous sommes attelés à ce travail depuis plus de trois ans. En faisant appel à des spécialistes tels que vous, nous espérons gagner du temps.

Béring s’assit à un bureau et surveilla les chiffres qui défilaient sans interruption sur un écran. Il arrêta la liste sur un chiffre qu’il examina. Ses paupières s’ouvrirent et son œil droit perdit son voile opaque.

– Cette référence ne colle pas, dit-il avec assurance, alors qu’un employé arrivait en pressant le pas. Guillaume de Machaut est à classer dans le pli Klincksieck 17/000012, avec les chroniques...

Je savais que Béring ne recevait jamais les subordonnés qu’il avait convoqués pour une mission sans les ennuyer avec des compliments, des discours, des mises en scène.

– Vous voyez que rien ne m’échappe, reprit-il, car nous n’avons pas droit à l’erreur.

– Mais enfin, que préparez-vous donc ?

– La Délégation a été chargée par le Président de réaliser l’édition définitive de la littérature française, depuis Loup de Ferrières jusqu’à Eugen Kleber-Gaydier. Une entreprise sans précédent... Aucun pays n’a jamais effectué un tel retour sur lui-même. Nous sommes en train de rassembler tous les textes que nos compatriotes ont un jour connus à l’état de publication... Vous qui avez travaillé à la Délégation à une époque où nous avions pour mission de surveiller la langue,

de contrôler les auteurs, les traductions, d'autoriser les rééditions, vous savez que ce travail colossal n'est pas impossible. Il faut se rappeler le réseau extrêmement dense que la Délégation a créé dans les antennes régionales. La plupart des fonctionnaires que les émeutes de février avaient jetés dans l'inactivité ont répondu à mon appel bien que je ne sois pas en mesure de rémunérer leur travail. On trouve dans les provinces les plus reculées des éditions inestimables d'auteurs inconnus, des tirages limités d'œuvres éternelles, des romans apocryphes et des thèses d'universitaires obscurs, des lettres d'auteurs célèbres, des gloses denses et presque illisibles, emmagasinées dans des bouquins rongés par les poissons d'argent. Le tout nous parvient par les moyens que la technologie met à notre disposition... Nous recevons d'authentiques pièces de collection par les messageries du gouvernement et nous enregistrons, nuit et jour, sur notre collecteur informatique central, des préfaces, des biographies, des notices, tout ce qui entoure la littérature comme l'écorce entoure l'orange... Rien, presque rien, ne nous échappe.

Béring s'engagea dans un escalier en colimaçon qu'il descendit en s'accrochant des deux mains. Une haleine chargée de tabac le précédait. Je découvris dans un couloir interminable et mal éclairé des chariots métalliques que des employés en blouse beige poussaient lentement dans les profondeurs. La lueur des néons se mélangeait à celle que le jour envoyait par des sas lointains plantés au-dessus d'étroites cheminées. Des portes mal refermées dévoilaient de petites pièces prises dans une lumière bleue. Les gens qui se croisaient ou qui marchaient ensemble ne se parlaient pas. Aucun visage ne m'était familier mais tout le monde levait les yeux sur moi.

– Il y a eu des indiscretions, précisa Béring. Vos états de service et vos anciens travaux sont connus ici et les libertés que vous avez prises avec les différents règlements ont été commentées dans divers ateliers.

Nous avons atteint une pièce souterraine, coiffée d'un dôme de verre que la lumière du jour disputait à la boue et au sable. Des employés travaillaient sans se soucier de la masse de dossiers qui s'empilaient près d'eux. Un cadran pendu à un câble se balançait dans un courant d'air imperceptible et annonçait sans cesse un nombre nouveau : 857 620, 857 628, 857 631, etc.

– Le local de l'appareillage critique est le cœur de l'installation. Ici travaillent les plus compétents de mes collaborateurs. Une édition complète n'est pas simplement une collecte exhaustive, c'est aussi une œuvre à part entière. La seule sauvegarde du patrimoine ne suffit pas... Comment pourrait-on construire un tel monument sans retravailler la matière première qui nous est confiée, sans tailler les pierres afin d'obtenir des jointures harmonieuses ? À ce jour, comme vous le voyez, nous avons constitué l'appareil critique de 857 642 publications. Le texte de chacune a été repris, adapté, commenté, une batterie de notes permet d'expliquer les tournures anciennes, de convertir les mesures en vigueur sous l'Ancien Régime, de situer les personnages historiques dans leur contexte... Le tout est archivé dans le terminal informatique scellé dans la roche, sous nos pieds, un gigantesque instrument que le gouvernement destinait à la défense antiaérienne. On peut accéder aux données, uniquement avec mon autorisation, en se penchant sur cet écran...

Un employé passa devant nous et fit pivoter une large plateforme posée dans le prolongement du sol, tout près de nous.

– Quel aperçu peut-on vous proposer ? reprit Béring en se plaçant devant un pupitre. Une œuvre originale d’Auguste Maquet, le nègre d’Alexandre Dumas ? Le mémoire sur le cyprès pyramidal en quatre cents pages in-quarto que Gustave Flaubert étudia avant d’écrire *Salammbô* ? La liste des mots inventés par Marcel Proust : « cambronnesque », « galonnard » ou « ocellure » etc. ? Un exemplaire de *La Prose du Transsibérien* signé par la main droite de Cendrars un an avant que celui-ci ne perde cette main et le bras tout entier sur un champ de bataille ? Non ? Alors, peut-être un procès-verbal de notre commission de discipline ?

Il regarda dans ma direction en souriant. J’étais un peu fatigué. Ce trajet épuisant pour venir jusqu’ici, le vent, le parfum entêtant des locaux, Béring et son haleine, ses discours, la pression incessante de sa main sur mon bras, tous ces gens silencieux et dociles formaient un tourbillon que j’aurais aimé dissiper par quelques minutes de repos, un rafraîchissement...

– Voilà, dit Béring, en ajustant la netteté du texte sur le grand écran au moyen d’une télécommande, je tiens l’année... Le mois : novembre. La référence, je vous en fais grâce... Le texte, enfin :

« Jean-Pascal Viennet, âgé à ce jour de vingt-quatre ans travaille depuis cinq ans pour le gouvernement. Issu d’une famille de prestigieux bibliophiles à l’origine de laquelle on trouve un maître de la tragédie classique, J.-P. Viennet a effectué différents stages dans tous les services de la production littéraire. Réputé pour son inventivité, il a mis ensuite son jeune talent au service de l’équipe de rédaction du dictionnaire de langue et littérature françaises avant d’être nommé auprès de Donation Béring à la Délégation des Écrits nationaux, la « Délégation ». Celle-ci ayant été chargée par l’État

de préparer une nouvelle édition des auteurs français du XIX^e siècle, J.-P. Viennet a décelé les imperfections, les fautes de goût, les facilités de langage que la critique avait opportunément répertoriées depuis cent ans dans certains chefs-d'œuvre, et apporté des remédiations qui ont fait l'admiration de tous. En marge de ses travaux de correction, il a imaginé une suite à *Atala* de Chateaubriand à l'intention des lecteurs américains et récrit le passage des *Mémoires* relatant la visite rendue à Washington par ce même Chateaubriand, en donnant le bon rôle à celui-là plutôt qu'à celui-ci. Il a placé l'action de *Madame Bovary* de Flaubert sur les hauteurs du Tyrol, avec une prolifération d'évocations alpestres, comme le montre cet extrait scrupuleusement adapté du premier chapitre de la deuxième partie :

« Grünberg (ainsi nommé à cause des pâturages qui
« couvrent le socle des montagnes environnantes) est un
« village à cinq heures de marche de Holzgau, entre la route
« de Stanzach et celle d'Imst, adossé à des parois que dévale
« le torrent qui se jette dans le Zirnbach, après avoir inondé
« trois prés vers son embouchure, et où il y a quelques
« randonneurs que les vaches effraient avec le vacarme des
« clarines.

« On quitte une clairière à Roterstein et l'on continue
« jusqu'à l'alpe de Schwarzmoos. Le ruisseau qui la traverse
« en fait comme deux versants de physionomie distincte :
« tout ce qui est à gauche est planté de mélèzes, tout ce qui est
« à droite est parcouru de névés. La pente s'allonge dans
« l'obscurité de l'ubac pour coller au site agreste de Leichleiten,
« tandis que, depuis le télésiège menant au Brandstadel,
« des skieurs emmitouflés contemplent les immensités du
« Roßkogel. [...]

« On est ici aux confins de l’Arlberg, du Lechtal et des
« Karwendel, contrée sauvage où les cordées d’alpinistes
« sombrent dans des gouffres sans fond. C’est là que les
« aubergistes servent aux touristes les pires *knödel* de tout le
« Tyrol et, d’autre part, la culture de la vigne y est difficile, parce
« qu’il faut beaucoup de temps aux paysans pour débarrasser
« les coteaux abrupts des ceps détruits par les hivers précoces
« et longs. »

« Rongé depuis l’adolescence par le démon de l’écriture,
J.-P. Viennet a usé de sa position dans la Délégation pour faire
inscrire *La Nymphe abandonnée*, *La Tourmente de Port-Louis*,
Promontoire des ivresses, *Le Bouclier de Coronis*, ou *Un naufrage
dans le désert*, des romans qu’il avait écrits à un moment où
les garçons de son âge remplissaient de fautes d’orthographe
leurs cahiers de collégiens, dans le catalogue de notre litté-
rature, attribuant l’un à Scarron, l’autre à Marivaux, ainsi
de suite jusqu’à Alfred de Vigny, Maurice Barrès et Valéry
Larbaud. La publication de ces inédits fit le bonheur des
lettrés et généra de nombreuses recensions dans les bulle-
tins que les érudits et les professeurs d’université publiaient
encore librement. Donatien Béring, le directeur nouvelle-
ment nommé de la Délégation, ayant pris connaissance de
quelques-unes de ces recensions, se procura les livres, par-
courut l’un, ouvrit un autre et découvrit dans *La Tourmente de
Port-Louis*, que J.-P. Viennet avait signé du nom de Marivaux,
le passage suivant :

« Une semaine après avoir quitté les îles de la Désolation,
« dans les solitudes méridionales de la mer des Indes, tous les
« marins du *Conquérant*, qui souffraient du scorbut et
« commençaient à mourir de faim, détachaient le cuir des
« bastingages qu’ils mastiquaient avec leurs dents chancelantes.

« Ils finissaient, prostrés sur le sol, mourant de soif, et leurs
« lèvres cherchaient un peu d'humidité sur la toile de leur
« chemise que mouillaient conjointement la transpiration et
« les embruns. »

« Dans un premier temps, M. Béring, s'étonnant de ne pas trouver exactement la manière de Marivaux, à qui l'œuvre était attribuée, alla plus avant, aborda un nouveau chapitre, avant de revenir au premier passage. Ce n'était pas la manière de l'auteur qui avait excité sa curiosité mais un détail qui ne semblait pas à la bonne place et l'avait heurté dans sa lecture. Il s'en tint là, mais, deux jours plus tard, en traversant au début de la nuit le jardin des Tuileries où il eut à affronter un vent glacial, le directeur de la Délégation se rappela que les îles de la Désolation avaient été découvertes par le chevalier de Kerguelen en 1772 et que Marivaux était mort une dizaine d'années plus tôt... Le lendemain, il réunit ses plus proches collaborateurs et s'enquit auprès d'eux du nom du responsable éditorial qui avait ajouté cette pièce au catalogue. J.-P. Viennet fut convoqué et révéla les titres des livres falsifiés. Il fut aussitôt radié de la Délégation. »